

La nuit du 9 janvier 1972

Paris, 23 heures. Dans le studio d'Europe n° 1, j'ouvre mon micro, c'est à moi. Je vais parler pour la première fois sur les ondes. J'ai préparé mes textes d'enchaînement, je connais sur le bout des doigts la programmation musicale que je vais annoncer : en somme, je suis aussi prêt qu'un débutant peut l'être.

Je me présente, je suis « nouveau », j'ai vingt-sept ans, je suis brun, je mesure un mètre soixante-seize et mes pieds sont... bleus ! Pas d'une grande finesse, certes, mais c'est le titre de la première chanson que je dois « lancer » à l'antenne. Son interprète : Carlos. Je vois le technicien du son lever les yeux au ciel, l'air consterné. Pendant tout ce baptême du feu, j'aurai droit dans le casque à des : « Oh là là, ben dis donc, tu t'es fendu pour écrire ça... » et autres : « Ouais, bof... pas terrible... Tu dois pouvoir faire mieux... » C'est toujours agréable de se sentir soutenu quand on débute ! D'autant que je n'ai pas trop confiance en moi... J'ai tout de même réussi à dissimuler mon angoisse avec une certaine adresse.

Le réalisateur, Éric Bartonio, plus subtil, me fait comprendre que je n'ai pas lieu de m'affoler. Je suis tombé sur un individu dont la délicatesse n'est pas le point fort, voilà tout. Après cette première émission, j'aurai tout loisir de corriger et d'ajuster le tir au fil du temps et des conseils. Quant au chef d'antenne (chargé de surveiller la bonne marche de la radio dans son ensemble – technique, pubs, appels extérieurs, relais, correspondants en province, etc.), il m'a gratifié d'un : « C'est pas trop mal... Alors, à bientôt, j'espère... Bonne chance. » Je suis

un peu rassuré. En tout cas, ces trois heures m'ont paru très courtes et, malgré les sarcasmes du technicien, j'ai eu le sentiment d'entrer dans un univers magique et privilégié.

Bien sûr, la famille et quelques amis prévenus de l'événement m'ont écouté, mais je ne pouvais guère attendre d'avis objectif de leur part. Nombre d'entre eux ont d'ailleurs astucieusement trouvé la parade: «Oh, c'était tard, tu sais... On n'a pas tout entendu! Mais ça va venir! Il y a des choses bien... C'était sympa!» Le fameux «c'était sympa»... Prometteur.

Quoi qu'il en soit, j'ai commencé, c'est le principal – même si le directeur des programmes, Pierre Delanoë, ne m'a pour l'instant proposé qu'un remplacement, celui de Patrick Topaloff, un animateur qui vient de se lancer dans la chanson sous l'égide de Claude François, et doit assurer un gala ce soir-là en province.

L'émission s'achevant à 2 heures du matin, il m'a fallu attendre le lendemain pour recueillir les premiers échos, à commencer par l'avis de ma mère. Elle m'a évidemment écouté de A à Z. Avec l'instinct sûr qui caractérise les mamans, elle me dit exactement ce que j'ai besoin d'entendre, puis elle ajoute: «Ça aurait tellement fait plaisir à ton père!» Du moment qu'elle pense que papa, qui nous a brutalement quittés treize mois plus tôt, aurait été fier de moi, tout va bien. L'examen est réussi. Maintenant, il faut transformer l'essai.

Il est né, le petit Christian...

Je suis né à Bordeaux le 2 mars 1945 à 15 h 30, dans une petite clinique sur les boulevards. Il pleuvait, c'était un vendredi, la Saint-Charles-le-Bon, et je pesais 4,5 kilos... Ça fait peur ! Si peur que, deux mois plus tard, vers 15 h 30 également, Hitler se suicidait dans son bunker berlinois. Nous voilà tranquilles ! Ma vie peut commencer...

J'étais ce que l'on appelait alors un « retour de captivité ». Mon père, Jean, avait été fait prisonnier dès mai 1940 et n'avait été libéré qu'au début de l'année 1944. C'est ce printemps-là que je fus conçu. À son retour de Pologne, papa avait dû serrer très fort sa femme dans ses bras... Ma mère, Hélène, née Trochu, était originaire des Charentes (très exactement de Brizambourg, près de Cognac) et mes parents s'étaient unis le 8 juin 1931 à Saint-Jean-d'Angély, lieu de naissance de mon père. Si j'en crois le faire-part, un « lunch » au Café de la Comédie suivit la cérémonie. Ils s'installèrent à La Rochelle, où papa avait trouvé un poste à l'Imprimerie rochelaise au retour de son service militaire, effectué à Constantine. C'est dans cette ville que ma sœur Colette vit le jour en 1934. Deux ans plus tard, toute cette petite famille charentaise s'installait à Bordeaux et papa s'établissait comme imprimeur avec un associé, Jean Couteau. L'imprimerie Couteau-Morin, rue des Frères-Bonie, était née.

Voilà comment je devins le premier et l'unique Bordelais de la famille. Déjà papa d'une grande fille de onze ans, mon père avait tellement envie d'avoir un fils que, pour le taquiner, maman et une de ses amies, Henriette Simonnet, lui ont

annoncé ma naissance quinze jours avant que celle-ci ne survienne. Elles ont bien ri en le voyant arriver avec une bouteille de champagne pour fêter l'«événement». Lui était furibard! Ils ont quand même bu le champagne, une «répétition» en quelque sorte car, deux semaines plus tard, le vœu de Jean fut exaucé avec la venue au monde d'un beau poupon costaud! Je fus nourri au sein pendant quelque temps... avant de revenir à ce mode d'alimentation autour de la puberté!

En ce 2 mars 1945, *L'Humanité* titre: «L'Armée rouge en vue de la Baltique.» «Les Américains à Trèves», renchérit *Le Figaro*. *Paris-Press* ajoute: «Les canons américains tirent sur Düsseldorf.» L'avance de l'Armée rouge a permis à cinq à six mille prisonniers de recouvrer la liberté. *Paris-Press* publie les listes de libérés diffusées par Radio-Moscou, concluant: «Tous ces prisonniers sont en bonne santé en URSS.» Mais il reste encore suffisamment de Français aux mains du Reich pour que le même organe de presse annonce l'envoi de deux millions de colis... *Le Figaro* annonce une messe anniversaire de la mort du poète Max Jacob, mort à Drancy le 5 mars 1944. Les biens du maréchal Pétain et de plusieurs de ses ministres ont été mis sous séquestre.

On tire aussi la première tranche de la Loterie nationale pour 1945. Et comme Paris est toujours une fête, Édith Piaf se produit à l'Étoile avec Yves Montand, tandis que Mistinguett chante au Casino de Paris.

Quartier Mériadeck, paradis d'enfance

Les premières années de mon existence se sont déroulées dans un triangle (l'îlot Bonnac) délimité par la rue Georges-Bonnac, la place Mériadeck et la place Gambetta. «Ma» rue avait une odeur particulière, mélange de lessive séchant aux balcons et de relents de tabac des bars voisins... Les autos y étaient si rares que de l'herbe poussait entre les pavés. Il y régnait aussi cette atmosphère typique de l'après-guerre, où le soulagement prévalait dans tous les cœurs, même si beaucoup de choses manquaient encore.

Le quartier Mériadeck, aujourd'hui disparu, s'étendait non loin de la place Gambetta, centre de Bordeaux, siège de la guillotine sous la Terreur. Mais si la place Gambetta appartenait à un centre-ville plutôt bourgeois, Mériadeck était plus populaire, un quartier de marchés aux puces où traînaient toujours quelques clochards, et un quartier chaud, aussi... Notre rue était en effet coupée par la rue Louis-de-Foix, la rue des bordels, qui égrenait ses bars et ses hôtels «eau courante, tout confort». À l'époque, Bordeaux accueillait encore des régiments coloniaux et des soldats américains qu'il fallait bien distraire; les civils non plus ne manquaient pas la «visite» du quartier.

Le jeudi, les dames du Central Bar tout proche demandaient aux enfants d'aller jouer plus loin, elles avaient du travail! Pas trop loin tout de même car elles comptaient sur nous pour les avertir lorsque l'inspecteur de la police des mœurs, surnommé «le grand blond», apparaissait au bout de la rue. Comme elles récompensaient notre vigilance d'une ou deux pièces,

la tentation était grande, irrésistible même, de déclencher de fausses alertes pour arrondir notre budget « roudoudous ».

Nous habitons ce qu'on appelle à Bordeaux une « échoppe », c'est-à-dire une petite maison sans étage, au 22 rue Alexis-Millardet. Un petit couloir de six mètres de long desservait deux pièces d'environ dix à quinze mètres carrés : une chambre pour mes parents et un salon-salle à manger où ma sœur dormait dans un lit dont la tête et un côté formaient un meuble de rangement pour les livres et les bibelots ; on appelait cela un « cosy-corner ». Jusqu'à ce que Colette se marie, en 1956, j'ai partagé la chambre parentale ; par la suite, j'ai à mon tour occupé le canapé du salon. À cela s'ajoutait évidemment une cuisine... mais pas de salle de bains – ce qui était tout à fait banal à l'époque. De même, les « commodités » se trouvaient dans la courette et leur température suivait les aléas du climat ! Nous faisons donc nos ablutions dans la cuisine. Comme tous les petits frères, j'adorais embêter mon aînée, notamment soulever le rideau qui séparait la cuisine de la salle à manger pendant qu'elle faisait sa toilette... jusqu'au jour où, heureuse découverte, « j'ai vu le minou de Colette ! » Je devais avoir trois ou quatre ans et cela m'a valu quelques remontrances bien senties... Par la suite, j'ai appris à parer de discrétion l'art de la contemplation.

La cuisine ouvrait sur une courette d'environ six mètres carrés. Une porte donnait sur un débarras dans lequel on entreposait notamment le charbon pour la cuisinière, l'autre sur les cabinets.

Pas de réfrigérateur non plus, mais une espèce de glacière-garde-manger. L'été, les glaçons indispensables à la conservation des aliments nous étaient fournis par le bar La Petite France, lui-même livré en pains de glace par les Glacières Bernat avec leur chambre froide montée sur quatre roues à pneus tirée par un cheval. Les employés transportaient les pains de glace à dos d'homme, l'épaule protégée par un morceau de toile de jute. Aujourd'hui, l'entreprise s'est reconvertie dans le surgelé.

L'imprimerie de papa était à environ un kilomètre de nos pénates. À côté de chez nous, une entreprise de peinture, la maison Destouet, dont le contremaître basque, Pierre Espu-gnedars, avait étudié le chant au conservatoire de Bordeaux avec André Dassary et vocalisait presque toute la journée. Ce voisin peintre a d'ailleurs chanté lors du mariage de ma sœur. En face, Mme Garcia, réfugiée espagnole arrivée en 1937, pendant la guerre civile, nous distillait le répertoire de son pays natal, entre radio espagnole et tourne-disques. Notre rue chantait, parlait, vivait heureuse.

Il régnait une atmosphère de village. On allait à la messe à l'église Saint-Bruno, où j'apprendrais plus tard le catéchisme. La semaine précédant Pâques, les rameaux étaient décorés de friandises et, le soir, d'alléchantes odeurs de cuisine envahissaient nos narines... Ça sentait bon... Aux beaux jours, on sortait des chaises sur le pas de la porte pour prendre le frais, tandis que les enfants s'ébattaient tout autour. Les parfums de cette période tiennent une place considérable dans mes souvenirs, par exemple celui de la résine collante qui coulait de l'écorce des pins des Landes après le « gemmage » et dont nous faisons de petites boulettes.

Les commerçants ambulants « criaient » encore leur marchandise. En juin, le poissonnier vantait ses « beaux royans d'Arcachon ! » (une variété de sardines) et cette clameur se mélangeait aux trilles des hirondelles. Quant aux « dames » des bars avoisinants, maquillées « en dimanche » dès le lundi matin, elles hélaient plus discrètement les hommes qui feignaient de leur demander du feu, d'un classique : « Tu viens, chéri ? »

En cette époque d'après-guerre, la ville, avec sa pierre salpêtreuse, était très grise, voire noire. La seule tache de couleur était apportée par les belles de nuit et parfois aussi par quelques automobiles à la carrosserie étincelante, dont la calandre chromée réfléchissait les rayons du soleil.

Jeux de rue

Cette existence d'enfant jouant dans la rue, à cinquante mètres de l'école, est formidable. J'apprends pêle-mêle la vie, le voisinage, les gens, les adultes, les ressorts de leurs comportements. La ville renaît, après une guerre qui me semble déjà lointaine... mais qui reste toute proche.

D'ailleurs, si nous jouons évidemment à cache-cache, aux cow-boys et aux Indiens, nous préférons nous imaginer en pleine guerre d'Indochine. Grâce à *Paris Match*, nous connaissons par cœur Diên Biên Phù, le général de Castries, la légendaire infirmière Geneviève de Galard, l'« ange de Diên Biên Phù », Bigeard et ses paras. Détail involontairement prémonitoire, nous « combattons » de supposés Viêt-Minh sous un uniforme nettement américanisé puisque, pour notre attirail, nous nous fournissons au marché aux puces tout proche et dans les stocks de l'armée américaine (musettes, casques, blousons estampillés « US Army »). Nos armes en revanche sont bien françaises : des pistolets à amorces Solido 6.35 ! Un jour, poussé par un souci de véracité sans doute un peu excessif, j'ai entouré mon crâne de bandes Velpeau préalablement « ensanglantées » à l'aide de Mercurochrome. Tête des parents. Il n'empêche que cela faisait « vrai » ! Il a quand même fallu acheter quelques bandages de secours vierges...

Notre autre grand jeu s'appelait le « Tour de France ». Il faut dire que, à partir de l'âge de sept ou huit ans, le mois de juillet est devenu pour moi celui du Tour de France, que je suivais passionnément à la radio, en particulier lorsqu'une étape conduisait la caravane de l'épreuve à Bordeaux. L'arrivée se déroulait

au stade Lescure (aujourd'hui stade Chaban-Delmas), celui des Girondins. Mon père m'emmenait parfois la voir « pour de vrai ». Jour de liesse. Mais notre version du Tour, notre Tour à nous, se jouait sur le bord du trottoir avec des capsules que nous faisons avancer tout au long de l'« étape », c'est-à-dire du pâté de maisons, et que nous remplaçons au fur et à mesure de leur progression par des coureurs miniatures aux casaques bariolées.

Curieux de tout, nous pouvions aussi passer des heures à regarder travailler le tapissier-décorateur d'en face, M. Gaillardon, la bouche hérissée de petits clous qu'il plantait dans le tissu, ou à admirer la dextérité de l'oncle d'un copain, propriétaire du garage au coin de la rue, qui maniait la clé anglaise... Même le levier manuel de la pompe à essence Avia nous fascinait !

Plus tard, le Père Noël a apporté une petite batterie à un copain et nous avons aussitôt décidé de monter un orchestre. On était deux ! Par chance, Pierrot, mon futur beau-frère, qui faisait son service militaire en Allemagne, m'avait rapporté lors d'une permission un harmonica chromatique Hohner, le même que celui d'Albert Raisner. Je jouerais donc de l'harmonica et il m'accompagnerait à la batterie. Évidemment, nous prenions soin de placer une assiette devant nous pour recevoir les oboles des donateurs ! Le jeudi, jour de congé, nous dérangions parfois « ces dames » du quartier, ce qui nous obligeait à partir « en tournée » deux rues plus loin... Un troisième copain aurait bien aimé se joindre à notre formation. « Mais tu ne joues de rien ! », lui avons-nous répondu. La question fut résolue. Dans le dancing que ma sœur, dûment chaperonnée, fréquentait le dimanche après-midi, un orchestre jouait de la musique « typique » à la mode – tangos, paso-doble, rumbas –, et j'avais remarqué l'étrange instrument de l'un des musiciens : cela ressemblait à un morceau de bois strié, sur lequel il en frottait un autre. Rien de plus facile que de fabriquer le « même ». Deux bouts de manche à balai, quelques rayures et notre troisième musicien fut paré. En revanche, le balai de ma mère y perdit de sa superbe...

Où il va, Kiki?

À gauche de la maison, le bistrot La Petite France. Le patron, d'origine corse, avait un bouledogue appelé Prince et comptait parmi les « macs » du quartier, ceux qui faisaient travailler ces dames. Très élégant, style Jean Gabin dans ses films des années 1950, il sentait bon la cigarette américaine. Je l'avais rebaptisé « Monsieur Prince ». Son « confrère » M. Loustalot, tenait, lui, le Central Bar. Il avait une femme charmante, qui n'était pas une ancienne prostituée. Un jour, alors que j'avais neuf ou dix ans, je me suis ouvert le mollet sur une plaque minéralogique un peu tordue : c'est le cognac du Central Bar qui a servi de désinfectant. M. et Mme Loustalot avaient une fille, Geneviève, pensionnaire à Guéret, dans la Creuse, qui ne venait à Bordeaux qu'à Noël et à Pâques. J'étais bien sûr amoureux d'elle et lui envoyai mes premières lettres tendres, écrites à la plume Sergent-Major. Entre les deux bars, un hôtel « tout confort, eau courante » accueillait les étreintes tarifées. C'est dans ce même établissement que, quelques années plus tard, je découvrirai les plaisirs de la chair, dans les bras d'une charmante « travailleuse du sexe », comme disent les Néerlandais.

Paula, une « indépendante » plus âgée que les autres – elle devait avoir quarante-cinq à cinquante ans –, attendait le client un peu plus loin, dans la partie commerçante du quartier, en face de la crèmerie. Assise sur une chaise dans une pose aguicheuse, la clope au bec, elle semblait issue d'un tableau de Toulouse-Lautrec. Avec son sourire redessiné qui lui faisait une bouche énorme, des pommettes très rouges, des yeux charbonnés et des cheveux d'un improbable blond-roux, elle

était la digne sœur de Jane Avril ou de La Goulue. Son apparence dégageait une étrange gaieté. Dès 10 heures du matin, elle œuvrait, si l'on peut dire – et sûrement plus de trente-cinq heures par semaine! D'une voix grave, elle laissait échapper un « Bonjour, Kiki » enveloppé de fumée de cigarette blonde américaine.

Car, évidemment, je connaissais toutes ces dames... et les dimanches, quand nous partions nous promener en famille, le dialogue ne variait guère :

— Et où il va, Kiki ?

Je répondais, tout fier :

— Kiki, il va aux manèges !

Alors elles me glissaient une pièce pour un tour de manège ou des bonbons. Se faire entretenir, à cet âge-là ! Heureusement, la bonne éducation reprenait le dessus :

— Qu'est-ce qu'on dit ? demandait ma mère.

— Merci, madame !

L'honneur était sauf et la morale aussi.

Vie de quartier (suite)

Paula trônait à l'angle des rues Louis-de-Foix et Léon-Valade. En haut de ma rue, on gagnait la rue Toulouse-Lautrec et, en bas, la rue Bonnaffé. La grande rue commerçante était la rue Saint-Sernin, non loin – pas tellement plus grande mais bien plus animée. À côté de la droguerie, de la pharmacie ou du marchand de journaux établi sur la place, on dénombrait cependant encore quatre bordels, parmi lesquels celui que l'on commençait à appeler le « Bar américain », bien qu'il opérât officiellement sous l'enseigne de L'Heure bleue. La base américaine de Beutre lui fournissait ses meilleurs clients, fumeurs de Pall Mall et de Lucky Strike. C'est là, rue Georges-Bonnac, qu'apparut le premier juke-box, dans les années 1950. Un peu plus bas, dans la partie commerçante, se trouvait une cave à vins où l'on rapportait les bouteilles consignées pour les faire remplir à la barrique. Sous les robinets, on épandait de la sciure, balayée chaque soir. Il y régnait une bonne odeur de vin. À côté, une épicerie, en face une boulangerie, toutes deux tenues par des Italiens qui eurent quelque mal à se faire accepter du voisinage, au début. On n'avait pas oublié que l'Italie avait été l'alliée de l'Allemagne...

Le temps fit son œuvre, l'intelligence de certains aussi, pour l'épicier Ascona comme le boulanger Olgiatti. Mais il est vrai qu'à l'époque dont je parle, dans l'immédiat après-guerre, les « Ritals » suscitaient encore une certaine méfiance. Cavanna m'expliquera que ce surnom tirait son origine de la mention « R. ital. » (réfugié italien) figurant sur leurs cartes de réfugiés.

Plus haut dans la rue officiait M. Louis, cordonnier – tou-

jours bon pied bon œil aujourd'hui, à plus de quatre-vingts ans. Une seconde boulangerie, à vingt mètres de l'autre sur le trottoir d'en face, la boulangerie Sellier, attirait une clientèle un rien plus bourgeoise. Objectivement, son pain était aussi bon, mais comme j'allais en classe avec Jean-Pierre Olgiatti, qui m'emmenait voir le fournil de son père, devenu ami du mien, je préférais le fournisseur italien ! À quoi tient l'achat d'un pain au chocolat (à Bordeaux on dit une « chocolatine »)... Pour les commissions, les notes étaient réglées en fin de semaine. Il y avait aussi un pressing; le boucher, rue Georges-Bonnac; et, un peu plus haut que la maison Sellier, M. René, le coiffeur, qui sentait aussi bon que sa vitrine Pétrole Hahn. Avant l'été, j'y subissais une coupe à la tondeuse, « bien-dégagée-autour-des-oreilles » : il fallait que cela « tienne » trois mois. À l'adolescence, j'ai fui M. René et sa technique incompatible avec mes aspirations à l'élégance...

Il y avait enfin, en haut de ma rue, un restaurant chinois dont on racontait qu'il servait peut-être bien du chat. Les voies et les carrefours étaient éclairés par de grosses lampes de ville qui se balançaient au vent. Pour la Saint-Jean, le 24 juin, on allumait de grands feux aux carrefours et on sautait par-dessus... pendant que les « dames » du quartier continuaient à travailler, dans la joie et la bonne humeur – du moins était-ce ainsi que je percevais les choses !

On était bien.